

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Godbout, Hénault, Langevin
Une rétrospective, deux nouveaux titres
Souvenirs Shop : Éditions de L'Hexagone.
À l'Inconnue nue : Éditions Parti pris.
Entre l'inerte et les clameurs : Écrits des Forges

Richard Giguère

Numéro 40, hiver 1985–1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40137ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Giguère, R. (1985). Compte rendu de [Godbout, Hénault, Langevin : une rétrospective, deux nouveaux titres / *Souvenirs Shop* : Éditions de L'Hexagone. / *À l'Inconnue nue* : Éditions Parti pris. / *Entre l'inerte et les clameurs* : Écrits des Forges]. *Lettres québécoises*, (40), 29–32.

Tous droits réservés © Productions Valmont et Éditions Jumonville, 1985

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



Godbout, Hénault, Langevin:

Une rétrospective, deux nouveaux titres

Alors qu'une foule de jeunes poètes — ce qu'on pourrait appeler «la relève» — ont publié recueil par-dessus recueil en 1985, d'autres ont ajouté un nouveau titre à une oeuvre déjà bien amorcée ou imposante, et d'autres encore, peu nombreux, ont fait la somme. Comme je parle régulièrement des jeunes à une émission radiophonique, j'ai choisi de tenir compte des deux dernières catégories de poètes dans ma chronique. Gilles Hénault et Gilbert Langevin sont des poètes connus et reconnus au Québec depuis un bon bout de temps, même s'ils ne sont pas l'objet d'un gros battage publicitaire. On pourrait dire d'ailleurs qu'ils n'en ont pas besoin, car leur oeuvre est là qui parle assez fort par elle-même, sans qu'on ait besoin d'en rajouter; Hénault publie depuis le début des années quarante et Langevin depuis la fin des années cinquante. Quant à Jacques Godbout, il s'agit d'un cas particulier: il n'a été poète, au sens limité du terme («écrivain qui fait de la poésie», nous dit *le Petit Robert*), que le temps d'une décennie, le temps de publier trois recueils qu'il vient de réunir dans une rétrospective au titre évocateur. À la suite de ces trois publications, comme il l'écrit lui-même ironiquement dans la préface de son livre, son écriture est passée d'une «poésie prosaïque» à une «prose poétique», celle du romancier et de l'essayiste des années soixante et soixante-dix couronné dernièrement par le prix David.

Souvenirs Shop.

Poèmes et proses, 1956-1980 de Jacques Godbout

Cette rétrospective des «poèmes et proses, 1956-1980» de Godbout pose le sempiternel problème des nombreuses (trop nombreuses?) rétrospectives publiées en littérature québécoise. Qu'est-ce qu'une rétrospective? Pourquoi fait-on paraître une rétrospective? Pour sa part, l'éditeur de l'Hexagone et le créateur de la collection, Gaston Miron, a répondu à ces questions dans un texte publié il y a une vingtaine d'années:

Regroupant en un volume plusieurs recueils d'un auteur, elle (la rétrospective) fait le point sur son travail et son évolution. Elle constitue ainsi des sommes poétiques qui deviennent les balises d'une littérature. Y prennent place des poètes qui sont reconnus comme de première importance.

Peu de gens remettent en question la première phrase de cette définition. Miron lui-même, lors d'une interview diffusée le printemps dernier dans le cadre de la série «Micro-portraits» («Collections et Associations littéraires», textes et interviews de Réjean Beaudoin, réalisation d'André Major), au réseau FM de Radio-Canada, précisait sa pensée au sujet de cet aspect «rassemblement de textes» de la collection. Une rétrospective de l'Hexagone doit à son avis réunir au minimum deux ou trois recueils épuisés d'un auteur, inclure si possible un recueil ou un texte inédit, et totaliser au moins 150 pages. Au sujet de la deuxième phrase de la définition («des sommes poétiques qui deviennent les balises d'une littérature»), Miron explique que dans son esprit la collection ne doit pas réunir l'ensemble d'une oeuvre, mais offrir une ou des coupes significatives, ce qui réduit d'autant la portée de l'expression «somme poétique». Quant à la troisième phrase («des poètes... de première importance»), la pensée de Miron a beaucoup évolué sur le sujet. Il affirme que l'Hexagone publie toujours dans sa collection Rétrospectives «des auteurs d'une certaine importance, qui ont marqué ou marquent encore la littérature québécoise». Et cela inclut par exemple, ajoute-t-il, l'oeuvre d'Isabelle Legris (*le Sceau de l'Ellipse*) qui, sans être une oeuvre majeure, a constitué «un apport important à l'écriture au féminin de 1945 à 1953-1954 environ».

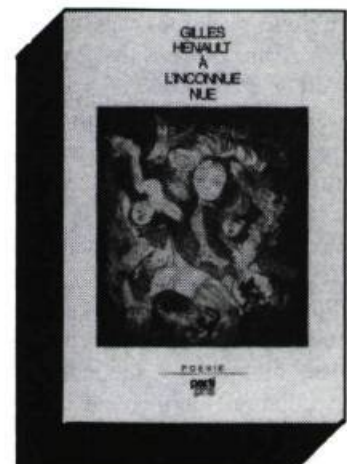
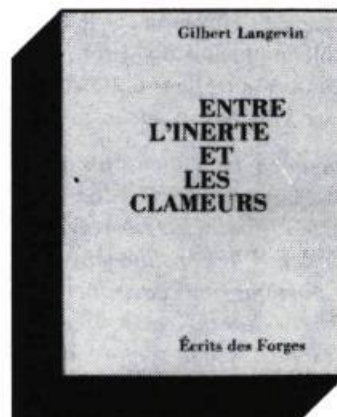
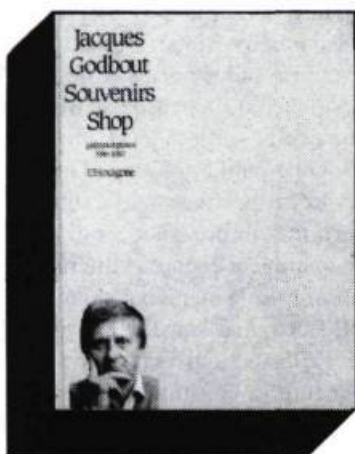
On comprend maintenant un peu mieux pourquoi Miron demande depuis longtemps à Godbout de «rééditer les poèmes de son entrée en littérature», comme le souligne ce dernier dans sa préface à *Souvenirs Shop*. Même s'il sait que cette rétrospective n'a pas le prestige et ne connaîtra sans doute pas le succès des rétrospectives de Grandbois (13,000 exemplaires vendus à ce jour), de Giguère (12,000 exemplaires), de Paul-Marie Lapointe et de Ouellette (8,000 exemplaires chacun) ou de Pilon (5,000 exemplaires). Mais cela, les tirages et les chiffres de vente, c'est une autre histoire. Revenons à *Souvenirs Shop*. Le 19^e titre de la collection Rétrospectives est un livre de 200 pages qui réunit des «objets hétéroclites». Le volume contient d'abord ce qu'il est convenu d'appeler «l'oeuvre poétique» de Godbout, c'est-à-dire ses trois recueils écrits et publiés durant la décennie cinquante: *Carton-pâte* (35 poèmes parus à Paris chez Seghers, en 1956), *les Pavés secs* (71 poèmes édités chez Beauchemin en 1958, à compte d'auteur), et *C'est la chaude loi des hommes* (25 poèmes publiés à l'Hexagone, en 1960). Ces recueils sont suivis d'un Journal personnel, «Souvenirs Shop», lu au réseau FM de Radio-Canada en 1980 et publié ici pour la première fois. Du point de vue du contenu d'une rétrospective, *Souvenirs Shop* répond donc parfaitement à la définition de Miron.

Carton-pâte est le premier recueil d'un jeune poète qui fait ses gammes (il l'a écrit de 1950 à 1955, entre 17 et 21 ans). Je signale que Godbout, comme la plupart des romanciers québécois de sa génération (je pense à Bessette ou à Car-

rier), a commencé par écrire de la poésie. (Hubert Aquin se vantait dans les années soixante d'être la seule exception à la règle). On retrouve un peu de tout dans *Carton-pâte*: des poèmes d'humour et d'amour (la femme est encore très idéalisée); des poèmes-réquisitoires qui ne vont pas très loin; des poèmes-anecdotes; des poèmes-laboratoires où Godbout exploite tantôt le vers libre, tantôt le vers rimé et compté, jouant avec les structures et les sons, changeant brusquement de ton ou de registre. Cette poésie est parfois philosophique, méditative; à d'autres occasions, le poète se sert d'un symbolisme diffus et assez conventionnel; le plus souvent, il évoque la vie quotidienne, le monde de la rue. C'est dans ce dernier cas que l'influence de Prévert, en plus de celle d'Éluard, se fait le plus sentir. La thématique du recueil (la lune, l'oiseau, le chat, l'arbre, le vent, la nuit, ...) offre peu de surprise, sauf la mort, la présence obsédante de la mort qui est déjà très marquée pour un si jeune poète. En somme, *Carton-pâte* est un recueil attachant, malgré les faiblesses d'un premier livre. Dans son compte rendu du *Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec*, Gabrielle Pascal le résume en le qualifiant de «réquisitoire ironique», faisant allusion à cette ironie que Godbout apprendra à si bien maîtriser par la suite. Je le rattacherai pour ma part à une série de recueils plus ou moins fantaisistes, aux accents plus ou moins graves, publiés durant la première moitié des années cinquante, par des poètes comme Sylvain Garneau, Éloi de Grandmont ou Gilles Constantineau.

Les Pavés secs était à l'origine divisé en deux parties de 39 poèmes (qui donnent leur titre au recueil) et de 32 poèmes («le Fruit et l'Ombre»). On compte ici, comme dans le recueil précédent, des poèmes d'amour, des poèmes-anecdotes, des poèmes sur l'enfance. Mais en plus, dans la deuxième partie du recueil, Godbout écrit des poèmes de la nature, aux images exotiques, suite à son séjour de trois ans en Éthiopie (il a enseigné à Addis Abéba de 1954 à 1957). D'autres poèmes sont philosophiques ou existentialistes (c'était la mode à l'époque) et portent sur la solitude, sur la difficulté et l'angoisse de vivre. Ce sont des poèmes que je qualifierais d'«état d'âme», dans la veine de Saint-Denys Garneau (voir par exemple les images récurrentes de la mort et des os). Le thème social est omniprésent dans *les Pavés secs*: nombreux sont les poèmes anti-establishment qui s'élèvent contre le pouvoir clérical ou contre le pouvoir militaire. Comme solutions de rechange, le jeune poète propose la solidarité et la bonne entente entre les nations, la foi dans le pouvoir de la création et de l'imagination. Ce qu'il y a de nouveau ici par rapport au premier recueil, c'est la tendance au récit. Dans plusieurs textes, Godbout se sent de plus en plus à l'aise pour raconter une histoire, mais alors il s'éloigne de la poésie (il y a moins d'images audacieuses, moins de travail sur le langage que dans *Carton-pâte*). Petit à petit, on passe de la poésie à la prose dans les pages de ce recueil: cela donne de la prose poétique (dans les meilleurs cas) ou du prosaïsme (dans les pires cas).

C'est un poème d'Éluard, «Bonne Justice», qui sert d'épigraphe aux deux parties de *C'est la chaude loi des hommes*.



Les deux premiers quatrains du poème sont placés en tête de la première partie (13 poèmes), et le troisième quatrain sert d'exergue à la deuxième partie (12 poèmes). Sans en donner la raison, Godbout a supprimé ces épigraphes (trop visibles?) ainsi que deux poèmes du recueil original dans sa rétrospective. *C'est la chaude loi des hommes* est d'abord marqué du signe négatif: peur et angoisse de l'âge atomique, thème du pays aliéné, mémoire défaillante du monde occidental, ironie grinçante d'un poème qui dénonce la guerre et les empires militaires. Dans la seconde partie du recueil, grâce à l'enfant et à son pouvoir régénérateur, on assiste à un renversement des valeurs, de négatives en positives. Les mots amour, liberté, amitié, dignité, fantaisie, irrespect font leur apparition; les «frontières du pays s'ajustent aux limites du monde» et les hommes trouveront peut-être un jour «le secret de la lumière». Si les poèmes des *Pavés secs* avaient tendance à devenir des récits, ceux de *C'est la chaude loi des hommes* sont souvent plus près de l'essai que de la poésie. On pense inmanquablement à l'éditorialiste et au critique de la revue *Liberté* ou à l'auteur du *Réformiste*, les «essais tranquilles» réunis par Godbout en 1975. D'autant plus que la nouvelle préoccupation, le pays, est le thème principal du recueil. Les références d'ailleurs, à part Éluard, sont québécoises: Anne Hébert, Paul-Marie Lapointe, et d'autres amis-poètes de l'Hexagone.

Je ne sais pas si c'est l'éditeur Gaston Miron ou Godbout lui-même qui a eu l'idée d'inclure le texte de «Souvenirs Shop» comme quatrième et dernière partie de la rétrospective, mais l'idée est excellente. Ce journal de 33 pages, divisé en 7 parties (une pour chaque jour de la semaine), reprend les thèmes et les préoccupations des trois recueils de poèmes, mais en poussant plus loin la réflexion de Godbout. Ce magnifique texte synthèse est écrit en prose cette fois, cette prose poétique riche, alerte, étincelante à laquelle nous a habitué le romancier du *Couteau sur la table* et de *Salut Galarneau!* Il ne fait pas de doute dans mon esprit que *Souvenirs Shop* a sa place dans la collection *Rétrospectives* de l'Hexagone, d'autant plus que la nouvelle maquette et la couverture vernie lui redonnent un petit air de jeunesse bien agréable à voir après vingt ans d'existence de la collection et dix-huit titres parus.



Photo: Athé

À l'Inconnue nue

de
Gilles Hénault

D'un point de vue matériel, les 26 textes de Gilles Hénault accompagnés de 7 dessins de Léon Bellefleur constituent un très beau livre de Parti pris (maquette de la couverture, qualité des reproductions, choix des caractères typographiques). Mais j'ai mis un certain temps à m'acclimater à cette poésie. Pourtant, j'ai déjà lu et étudié les recueils et les poèmes publiés par Hénault, depuis «l'invention de la roue» (1941) jusqu'à *Sémaphore* (1962), textes qui ont été réunis dans la rétrospective parue à l'Hexagone sous le titre *Signaux pour les voyants* en 1972 (rééditée dans la nouvelle collection Typo, en 1984). Dans une interview accordée à Jean Royer du *Devoir* au sujet de son premier recueil publié après vingt-deux ans de silence, Hénault explique qu'il a voulu explorer le parallèle entre l'évolution du corps et l'évolution de l'écriture: «le corps nu se lit comme un texte nu», dit-il, et «j'ai essayé de montrer les rapports entre la vérité du corps et la vérité de l'écriture». En ce sens, «le texte comme le corps est marqué par des cicatrices».

Ce sont peut-être de telles cicatrices qui ont rendu ma lecture de *À l'Inconnue nue* difficile, du moins au départ. J'avais

beau lire et relire les premières pages du recueil, mon attention était constamment retenue par les nombreux jeux de sonorité, par les allitérations et les répétitions de mots qui émaillent les textes. Mais je précise tout de suite que cela ne rend pas le projet d'Hénault moins intéressant. En surface, au premier degré, les vingt-six textes peuvent se lire comme une suite érotique qui célèbre le corps de «l'inconnue nue» et qui crée de nouveaux rapports amoureux entre un homme et une femme. À ce niveau, il s'agit d'un véritable dialogue des corps, mené d'égal à égale, sans feinte, sans désir de possession ou de domination. Mais à un second niveau, en laissant la surface pour pousser un peu plus loin la lecture, on découvre une longue réflexion sur l'écriture («le langage à inventer... espace vierge de paroles»), une poétique où s'affrontent l'amour et la mort, une problématique des transformations que subit un texte dans le temps et dans l'espace. Hénault a intégré à ses textes des citations de poètes allant de Héraclite à Rimbaud, de Mallarmé à Nelligan, à Apollinaire et jusqu'à Giguère et Paul-Marie Lapointe. C'est dire à quel point «la mémoire du texte, comme l'affirme Hénault, c'est comme la mémoire du corps».

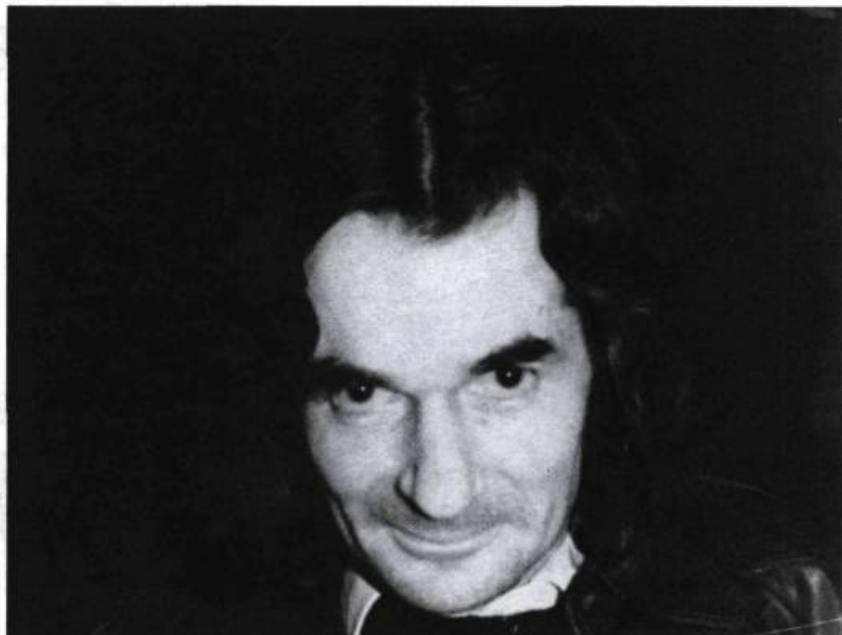


Photo: Athé

Entre l'inerte et les clameurs

de Gilbert Langevin

Je suis toujours surpris de voir paraître un nouveau titre de Gilbert Langevin. Et pourtant je ne devrais pas l'être. En vingt-cinq ans d'écriture, Langevin a publié presque autant de recueils. En gros, on peut diviser sa production en cinq grandes périodes: 4 recueils publiés à sa propre maison d'édition, Atys, de 1959 à 1963 (*À la gueule du jour*, 1959), puis 3 recueils parus à l'Estérel, en 1966-1967 (*Un peu d'ombre au dos de la falaise*, *Noctuaire*, *Pour une aube*), ensuite 6 recueils lancés aux Éditions du Jour, de 1971 à 1973 (*Origines*, *les Écrits de Zéro Legel*), 4 recueils à l'Hexagone, entre 1975 et 1981 (*Mon refuge est un volcan*, prix du Gouverneur général en 1978) et, depuis 1983, un recueil chez Parti pris et son dernier aux Écrits des Forges (il faudrait ajouter une demi-douzaine d'autres titres parus chez de petits éditeurs de poésie). Il y a des moments forts dans chacune de ces périodes et le sens de la continuité ne s'est jamais démenti dans l'oeuvre de Langevin. Cette oeuvre se situe, comme son dernier titre l'indique, «entre l'inerte et les clameurs»: entre l'ombre, la nuit et le jour, entre le désespoir, l'inaction et la violence, entre l'observation lucide, la retenue et l'éclatement, entre la mort et la vie.

À son vingt-quatrième recueil de poésie, Langevin peut encore écrire:

*Au bas du jour encore
je cherche des brèches
ne trouvant souvent
que réponses compromises
le territoire de l'inédit
harponne mes viscères (p. 9)*

Après vingt-cinq ans d'écriture, le poète est toujours à la recherche du «territoire de l'inédit» qui «harponne mes viscères», car «tout fourmille de pourquoi». Des cinq suites du recueil (30 textes, 51 pages), la deuxième (11 textes) est exemplaire de sa démarche. Elle s'ouvre sur un univers de colère, de violence et de fulgurance, un univers de tristesse sombre et d'horreur puis, au milieu de cette suite, «le ciel crève» et fait place à «une escale de calme», à une «apaisante florescence», à un «sourire-totem / entre les parenthèses de la nuit»: «Douce une danse douce / retrouve nos sentiers d'enfance / et ses pas volent dans une allée de charmes» (p. 29). Un Langevin doux, poète de la tendresse, succède au poète de la colère et de la violence. Les deux autres suites nous font voir un poète philosophe qui se pose des questions sur la détresse, sur la déchéance, sur le «réel tanguant», le «réel aux options pivotantes» (p. 43). La cinquième suite ac-

complit la transformation finale. Le poète s'enfuit en lui-même, empruntant «l'escalier qui conduit / au cellier de l'oubli» (p. 50). Et là, il atteint «ce point de non-retour / où les remords s'écroulent / avec la fin du jour»: «entre l'inerte et les clameurs / écrire le mot *amour*» (p. 51).

Gilbert Langevin a réussi de très beaux textes dans son dernier recueil. C'est comme si le poète avait pris du recul par rapport à lui-même et cela lui va à merveille. Polymorphe, il peut être le poète de la colère et de la violence, du désespoir et de la tristesse, *et aussi* le poète de la douceur et de la tendresse. Il est à la fois le poète excessif et le poète philosophe, le poète qui crie et le poète de l'intérieur, de la voix du dedans, tout cela dans un même recueil. Et ce qui est peut-être le plus surprenant, c'est que cela ne nous choque pas, nous les lecteurs. Au contraire, on lit *Entre l'inerte et les clameurs* d'un bout à l'autre, sans sourcilier. C'est le signe d'un poète qui maîtrise bien ses mots et ses humeurs, sans en avoir l'air, comme si cela allait de soi. □

Souvenirs Shop: Éditions de L'Hexagone.

À l'Inconnue nue: Éditions Parti pris.

Entre l'inerte et les clameurs: Écrits des Forges.